

Joël Jaud

Pornic
Les Moutiers 1793

Roman

Publibook

Retrouvez notre catalogue sur le site des Éditions Publibook :

<http://www.publibook.com>

Ce texte publié par les Éditions Publibook est protégé par les lois et traités internationaux relatifs aux droits d'auteur. Son impression sur papier est strictement réservée à l'acquéreur et limitée à son usage personnel. Toute autre reproduction ou copie, par quelque procédé que ce soit, constituerait une contrefaçon et serait passible des sanctions prévues par les textes susvisés et notamment le Code français de la propriété intellectuelle et les conventions internationales en vigueur sur la protection des droits d'auteur.

Éditions Publibook
14, rue des Volontaires
75015 PARIS France
Tél. : +33 (0)1 53 69 65 55

IDDN.FR.010.0114538.000.R.P.2010.030.40000

Cet ouvrage a fait l'objet d'une première publication aux Éditions Publibook en 2010

« Au commencement était le Sexe. Sauveur. Chargé d'immortalité. Il y a la Bête. Héroïque. Puissante. Et au-delà de la Bête il n'y a rien. Rien sinon Dieu Lui-même. Magnifique et pesant. Avec son œil de glace. Rond. Statique. Démesurément profond. Fixe jusqu'à l'hypnose. Tragique regard d'oiseau. Allumé et cruel. Impénétrable de détachement. Rivé sur l'infini d'où tout arrive... »

Louis Calaferte
Septentrion

Premier chapitre Les semailles

*« Demain, les grands orages maraudeurs, et l'éclair au travail...
Le caducée du ciel descend marquer la terre de son chiffre.
L'alliance est fondée... »*

Saint-John-Perse

Pornic, samedi 23 mars 1793, 7 heures du matin

Les yeux encore obscurcis par la nuit, François ouvrit en grand les volets de son humble mansarde.

A ses pieds, un précoce soleil de printemps étendait déjà son empire sur les êtres et sur les choses. La place du Marchix était comble. Les hommes réquisitionnés pour l'expédition du jour s'employaient à former leurs rangs. L'air résonnait du cliquetis des baïonnettes accompagné du choc des crosses sur les pavés.

Malgré l'heure matinale, la plantureuse « Mère Andrée », entourée de toutes ses servantes du « Rouget du Pays » plastronnait devant son auberge pour assister à ce spectacle inhabituel.

Reliquet, à grands renforts de jurons, s'activait pour assujettir son canon à l'attelage des deux bœufs prévu pour le tracter.

Puis, il se fit un soudain silence. Toutes les têtes se tournèrent vers le débouché de la rue Tartifume d'où émergeaient deux hommes au pas décidé.

François reconnut Abline qui, pour la circonstance, avait quitté sa soutane de curé assermenté du Clion, et avait revêtu son uniforme de capitaine de la Garde Natio-

nale. Il était flanqué de Coueffé, rude bagarreux et grand meneur d'hommes.

Un militaire, le sabre au côté et portant cérémonieusement un drapeau tricolore vint à leur rencontre. C'était Babain. Abline se saisit de l'étendard républicain et se hissa sur une des bornes qui délimitaient l'aire de la place. Il harangua ses troupes d'une voix forte :

— Citoyens ! Défenseurs de Pornic, l'heure est grave. Tout autour de nous, des royalistes criminels et assassins ont pris les armes contre la République.

J'ai la certitude qu'ils seront écrasés, à plus ou moins bref délai, par les armées que ne manquera pas de nous envoyer la Convention. Mais, en attendant ces renforts, nous ne pouvons compter que sur nous-mêmes.

Depuis le 11 de ce mois, Machecoul est aux mains de ces brigands qui y ont fait couler à flots le sang des patriotes, tuant, incendiant et violant.

Depuis le 14, ils sont à Bourgneuf et depuis le 19 ils occupent l'île de Noirmoutier en face de Pornic. Seule la route vers le Nord, vers Paimbœuf reste dégagée. Autant dire que nous sommes presque cernés et que notre ville, avec son port si florissant est certainement convoitée par ces ennemis du peuple qui n'ont qu'une idée en tête : massacrer nos gardes nationaux et forcer bestialement leurs innocentes épouses et filles à subir leurs violences.

Mais un autre péril nous guette : la famine. En effet, presque toute la contrée étant sous les armes, le blé ne nous parvient plus et nos réserves menacent de s'épuiser. C'est pour cela que j'ai ordonné à la moitié de la garnison de se rassembler ici, ce matin. Ensemble, nous allons nous rendre aux Champs Libres, ou aux Moutiers, si vous préférez pour quérir huit tonneaux de blé qu'un laboureur acquis à notre cause a promis de nous fournir. Nous ramènerons aussi quelques fûts de bon vin pour nous mettre un peu de baume au cœur.

Le matelot Reliquet ouvrira la marche avec un de nos deux canons.

Il faut que nous avançons rapidement pour être de retour à la nuit, et il faut que nous restions sur nos gardes. N'oubliez pas qu'aux dernières nouvelles, l'ennemi occupait Bourgneuf, ce qui veut dire que lorsque nous arriverons aux Champs Libres, nous ne serons plus séparés de lui que par les marais et le port du Collet, soit à peine une lieue. Or, ces brigands sont des milliers et nous serons tout au plus deux cents. Donc, si nous devons par malheur les affronter, ce serait dans les pires conditions. Toi, commandant Babain, je te confie la garde de notre cité. Il te reste la moitié de la garnison et notre deuxième canon. Si tu as à combattre, n'oubliez pas, toi et tes hommes, notre fière devise : « La liberté ou la mort ».

— En avant citoyens !

François était maintenant tout à fait réveillé. Il suivit longuement du regard la marche du convoi. Il vit les hommes en armes descendre vers le port en bon ordre, derrière le drapeau, puis remonter la pente de la Birochère.

Il ne se décida à abandonner son poste de guet que lorsque l'arrière garde eût disparu de sa vue.

François se rendit compte qu'accaparé par le fascinant spectacle qui venait de se dérouler sous ses yeux, il avait perdu la notion de l'heure. Il allait falloir maintenant qu'il expédie très vite son petit déjeuner et sa toilette, s'il ne voulait pas être en retard et se faire réprimander lorsqu'il descendrait travailler.

Les paroles d'Abline tournaient et se retournaient dans sa tête, qu'il avait bien parlé et quelle pitié de ne pouvoir faire partie de cette expédition vers les Champs Libres !

Comme à l'accoutumée, son premier repas du jour fut très frugal, un peu de fromage et d'eau claire, et sa toilette fut tout aussi simple. Aujourd'hui il ne se raserait pas, il n'en avait plus le temps.

Une fois revêtu de son éternel costume de velours à grosses côtes et chaussé de ses lourds souliers ferrés, il se sentit prêt à descendre à l'atelier pour commencer sa longue journée de dur et fastidieux labeur.

Au moment où François allait ouvrir la porte de sa chambre et s'élancer vers l'escalier, l'éclat froid d'un objet posé contre l'étagère où s'empilaient les ouvrages politiques qu'il dévorait, à la bougie, à longueur de nuit, l'éclat froid de cet objet l'arrêta net dans son élan. Son fusil ! Il ne put s'empêcher de caresser cette arme de sa main habile d'ouvrier, cette arme, la première qu'il eût touchée de sa vie et qu'on lui avait remise, il y avait à peine une semaine, quand la menace sur Pornic était devenue palpable.

Pour la centième fois, peut-être, il redressa et rabattit le chien sur la percussion, s'assura de la bonne position du bassinet et de la propreté impeccable du silex. Il vérifia, une fois de plus que la corne remplie de poudre noire ainsi que la bourse en cuir contenant les balles étaient bien là, prêtes à être accrochées solidement à sa ceinture.

Ah ! Comme il l'avait serré fort contre lui, entre ses mains moites, ce cher fusil, lors de cette fameuse nuit du 18 au 19 mars, quand Babain avait demandé des volontaires pour aller investir l'Île du Pilier, afin d'opérer une destruction préventive.

L'Îlot du Pilier, ce n'était a priori qu'un point minuscule sur l'immense océan. Un point qu'on apercevait à l'œil nu par beau temps depuis Pornic. Un simple point planté sur les vagues au Nord-Ouest de Noirmoutier. Mais un point qui donnait tant à raconter et qui remplissait si souvent les conversations, tard sur le soir, dans les tavernes du port. Là, les souvenirs des anciens, leurs récits, semblaient prendre une ampleur inédite et se frayer un chemin comme pour se fixer aux poutres du plafond à tra-

vers la fumée des lampes et des pipes, parmi les effluves d'eau de vie et avec l'accompagnement du fracas de la mer toute proche.

Comme il se sentait heureux, François, lors de ces soirées passées à écouter les vieux loups de mer, pendant que de jeunes servantes, souvent polissonnes, remplissaient les verres en arborant des corsages échancrés laissant volontairement entrevoir la troublante naissance de leurs seins, ce qui mettait le rouge aux joues du jeune homme.

Ah oui ! quelles inoubliables soirées où il découvrait l'existence d'une autre vie et oubliait, pour une heure ou deux, sa dure condition d'ouvrier et toutes ces tristes journées, où il confectionnait des filets de pêche pour les autres, et où il n'imaginait l'océan qu'au travers de ces objets, frustrants pour lui, malgré leur indéniable utilité.

L'îlot du Pilier revenait régulièrement comme sujet de discussion. Certains insistaient sur son côté inhospitalier, sur son sol dur et rocailleux où rien ne daignait pousser, à tel point que les moines de Saint Philibert qui, au Moyen Âge, avaient tenté d'y fonder une petite colonie, renoncèrent devant l'hostilité des éléments.

D'autres, rappelaient les innombrables naufrages causés par les « chevaux », ces terribles récifs jouxtant la partie nord de l'îlot.

Combien de navires, lourds d'une riche cargaison chargée à Bordeaux et remontant les côtes pour la livrer à Nantes, avaient terminé tristement leur existence, la coque éventrée, sur ces redoutables rochers. Là, prenaient place souvent, les histoires de pillers d'épaves, toujours à l'affût sur les remparts de Noirmoutier.

Mais, pour le plaisir de François, il y avait bien plus intéressant que les pillers d'épaves, ces miséreux dépenaillés flanqués de leurs femelles édentées, qui profitaient du malheur d'autrui pour satisfaire leur dérisoire cupidité. Il y avait la piraterie ! Et Dieu sait combien de

pirates avaient pris, pour base de leurs forfaits, l'Îlot du Pilier.

En effet, pouvait-on rêver d'une position plus idéale : d'une part, on jouissait de la protection des récifs pour dissuader toute attaque en force des vaisseaux royaux, et d'autre part, on profitait de la proximité de l'embouchure de la Loire, pour courir sus aux convois de navires rapportant les trésors du Nouveau Monde et cinglant vers Nantes, vers les quais de la Fosse.

Tous les aventuriers des nations maritimes s'étaient emparés, chacun leur tour, de ce minuscule point stratégique.

À portée de fusil, on s'était insulté là, en breton, en français, en anglais, en espagnol, en néerlandais... Les hommes, dont les squelettes reposent sur ces fonds marins, parlaient toutes les langues.

Tout cela était bien connu des dirigeants républicains de Pornic. Ils avaient donc de longue date installé sur le Pilier, deux canons et leurs munitions, pour parer une éventuelle attaque de leur ville par la mer.

Nombreux, en effet, étaient les pays hostiles à la Révolution Française, et parmi eux, celui qui régnait souvent en maître sur les flots : l'Angleterre.

Mais, depuis le onze de ce mois, Abline était au courant des visées des royalistes sur l'île de Noirmoutier. Il connaissait aussi la grande supériorité numérique de l'ennemi, et l'impossibilité de le combattre victorieusement, tant que Paris n'aurait pas envoyé ses renforts. Il fallait donc désarmer l'îlot pour éviter que ses canons à longue portée tombent aux mains des Vendéens et que ceux-ci s'en servent pour bombarder Pornic.

Pour Abline, il aurait été tentant de récupérer les deux canons du Pilier qui seraient ainsi venus s'ajouter aux deux autres, déjà détenus par la commune. En effet, en cas d'attaque de la ville, par une horde de paysans en révolte, quatre canons n'auraient pas été de trop.

Disposer d'un canon, c'était comme recevoir le renfort de cent combattants aguerris. Un canon chargé à mitraille constituait une formidable dissuasion, souvent plus par son aspect, son bruit et sa fumée que par ses effets réels.

Mais les conseillers militaires d'Abline lui firent admettre que c'était impossible. Le socle des canons avait été fixé au fer et au mortier dans le roc afin qu'ils ne puissent pas être accaparés par un adversaire éventuel. Précaution sage à l'époque où elle avait été prise, mais qui, maintenant, se retournait contre ses auteurs.

L'urgence commandait. Pas question de demeurer longtemps sur l'îlot, ni de se faire repérer par des bruits intempestifs, l'ennemi étant présumé se trouver dans les parages. Une seule solution : détruire les deux canons sur place avant que ledit ennemi ne s'en empare et ne les pointe vers Pornic, son port, et son château.

Pour mener à bien cette expédition, Babain avait choisi une embarcation légère à voile, afin d'éviter le bruit des rames, à l'aller.

Le lundi 18 mars, tard dans la soirée, le moment fut jugé favorable. Le vent soufflait vers le Sud-Ouest et la nuit était sans lune.

Avant de prendre la mer, Babain fit ses dernières recommandations aux dix hommes qui allaient l'accompagner sur le voilier. Il avait, cela va sans dire, sélectionné parmi les volontaires, dix marins rompus, depuis leur plus jeune âge, aux travaux du bord. Dix ? Non : neuf, car le dixième était François.

Oui, François qui, en ce moment même, reposait son cher fusil contre le mur de sa chambre, refermait sa porte et se pressait de dégringoler les escaliers pour s'installer à son poste de travail comme chaque matin de la semaine. François qui se demandait encore lui-même, cinq jours après, comment ce miracle avait été possible. Comment ces fiers loups de mer avaient accepté sa présence à lui François qui n'avait jamais navigué, même sur les étiers,

qui était né au milieu des terres « ganet e-Kreis an douarou » comme ils disaient en breton, François que la vie jusque-là avait privé de tout exploit guerrier et qui n'avait quitté la misérable bourrine de son enfance, que pour s'enfermer, six jours sur sept, dans un lugubre atelier, loin du ciel, loin de la terre, loin de la mer, sans espoir...

Il n'y avait qu'une explication. Les matelots avaient voulu le tester. Ils l'avaient pris au mot. Cela faisait tant de soirées qu'il se mêlait à leurs conversations, les écoutant avidement débiter leurs récits, leurs souvenirs... s'y introduisant parfois pour en savoir davantage, pour distinguer ce qui apportait le plus d'excitation, le plus de danger. Etaient-ce les campagnes de grande pêche, à des semaines de voile du port ? Etaient-ce les combats, les abordages, avec l'anglais, avec le pirate, avec l'espagnol, avec le corsaire ?

Ces questions entraînaient des débats animés, car nombreux avaient appartenu tour à tour, à la flotte de pêche et à la marine de guerre, au cours de leur existence mouvementée.

Tous ces gens de mer avaient depuis longtemps compris, aux lueurs qui passaient dans ses yeux, que François les enviait, maudissant le sort qui avait fait de lui, un travailleur « à terre ».

Alors, comme en plus, depuis 1789, il s'était toujours conduit en patriote, en vrai républicain, dans ses dires et dans ses actes, pourquoi ne pas lui donner la chance de prouver qu'il n'avait pas peur du danger et qu'il aurait bien vite le pied marin ?

Et le rêve était devenu réalité !

Abline avait mis le moins de monde possible au courant de la mission qu'il avait confiée à Babain et à ses hommes. La situation nouvelle était une situation de guerre civile, ce qui, en tous temps et en tous lieux, produit toujours traîtres et délateurs zélés. Entre un républicain tiède qui ne

s'était associé aux idées nouvelles que par opportunisme et un royaliste soudain convaincu par les récentes victoires des Vendéens, il n'y aurait souvent que les deux faces d'un même homme.

A Pornic même, combien étaient-ils ceux qui, tout le jour, avaient proclamé haut et fort en public leur idéal patriotique et qui, maintenant, terrés chez eux dans cette nuit sombre, souhaitaient en réalité une attaque victorieuse de la contre-révolution ? Combien étaient-ils ceux qui, avec la complicité de leurs serviles épouses, gardaient tout prêt à servir un drapeau blanc bien plié, caché derrière l'oriflamme bleu, blanc, rouge, déployé ? Combien étaient-ils ces sycophantes en puissance, tandis que François et ses compagnons prenaient la mer sous un ciel sans étoiles ?

Il y avait très peu de vagues cette nuit-là. Les terribles vimers qui se produisent souvent aux changements de saisons, n'étaient pas en vue.

Les hommes s'abstenaient de parler, car l'océan, surtout lorsqu'il est calme, peut porter le bruit des conversations au loin, voire même par un phénomène inexplicable, les amplifier. On n'entendait que le souffle du vent qui gonflait l'unique voile et qui entraînait l'embarcation vers le sud-ouest.

François se retourna. Derrière lui, Pornic s'éloignait. Seules quelques rares lueurs brillaient encore au coin des rues. Par contre, en face, sous la brume, on avait peine à distinguer l'ombre noire de Noirmoutier qui semblait se confondre avec les flots.

Pas une lumière, pas un feu, l'obscurité était complète sur l'île, et le silence absolu. Cela prouvait tout au moins qu'on ne s'y battait pas. En ce milieu de nuit, Noirmoutier appartenait encore à la République ; mais pour combien de temps ?

François observait ses compagnons. Leurs visages étaient de marbre. On aurait dit un groupe statufié en hommage à la mer. A quoi pensaient-ils ? se demandaient-ils s'ils trouveraient l'îlot désert, ou si, par une ruse démoniaque, les royalistes ne l'avaient pas déjà investi, avant même de s'en prendre à Noirmoutier. Comment savoir, on ne distinguait pas encore le Pilier...

Près de deux heures s'étaient écoulées. L'objectif se rapprochait de minute en minute.

Le voilier des Pornicais contournait maintenant le nord de la grande île. On devinait les silhouettes des bâtisses du Grand Vieil, de la Madeleine. Plus loin ce furent les murailles de l'abbaye de la Blanche qui se découpèrent sur le ciel.

Il fallut louvoyer pour se faufiler adroitement entre les récifs de la Gardette et ceux de Martroger, cimetières sans croix de combien de bâtiments ? Tombes de pierres de combien d'inconnus ? Puis, le timonier mit le cap plein ouest. Le Pilier était en vue.

Comme un seul homme, appliquant ainsi les ordres reçus au départ, tous les membres de l'expédition assujettirent les baïonnettes aux canons de leurs fusils. S'il y avait combat, il faudrait savoir tuer ou mourir en silence.

L'îlot était maintenant tout près. On n'y voyait âme qui vive. Seule la protubérance menaçante des deux canons tranchait la monotonie du sol rocailleux.

L'équipage fit accoster son esquif en douceur et l'arrima solidement à un lourd anneau de bronze prévu à cet effet. Aussitôt les hommes bondirent à terre et se répartirent en deux groupes de cinq, tandis que Babain, le sabre à la main, restait pour garder l'embarcation.

Avant de neutraliser les canons, il fallait s'assurer qu'aucune présence hostile n'occupait les lieux. Un des deux groupes s'élança vers le centre du rocher alors que le second entreprenait d'en faire le tour. François formait